

POUR UN DERNIER SABBAT



Chris Hoff

Chris HOFF

Pour un dernier sabbat

© Chris HOFF, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9616-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Aux Heures Indues

Paris, un jour de printemps de l'année 1832. Au pied de la monumentale horloge de la Conciergerie, il se faisait déjà tard. Les figures allégoriques de la loi et de la justice, allaient bientôt sonner la onzième heure.

Hector farfouilla dans les poches intérieures de sa redingote. Il cherchait l'un de ses *petits cigares* qu'il affectionnait tant, une prise de guerre rapportée d'Espagne, particulièrement appréciée des soldats français. Tout en fumant, il s'intéressa à l'horloge, se félicitant que son instruction chez les Frères dominicains ne soit pas trop loin. L'une des maximes latines, encore faiblement éclairée, le laissa penseur. « *Cette machine qui fait aux heures douze parts si justes enseigne à protéger la Justice et à défendre les lois*¹ ». Dans une volute de fumée, il maugréa doucement « *M'est avis que l'horloger n'a pas huilé les rouages depuis longtemps* ».

Une berline noire s'arrêta bientôt à sa hauteur. Le cocher emmitouflé dans un gros manteau de laine ne décocha pas un mot, de toute façon c'étaient les chevaux qui intéressaient Hector, deux bais à la cambrure légèrement affaissée, l'un d'eux qui boitait légèrement. Des chevaux de guerre, sans aucun doute, se disait-il, de ceux qui avaient l'habitude de tracter et de supporter des charges. La porte de la berline s'ouvrit d'un coup d'où émergea la tête toute ronde d'un homme, à la moustache taillée et à l'allure fière.

— Commissaire Auzaguet ?

— Lui-même, répondit Hector.

— Montez ! intima l'homme à la moustache.

Hector tira une dernière bouffée et jeta son petit cigare. Il s'engouffra dans la berline sans se poser de question. Après tout, il n'en avait pas posé non plus lorsque son chef de service demanda à le voir, toute affaire cessante, rue de Jérusalem². Il n'eut pour seule consigne que de se présenter, en tenue bourgeoise, quai de l'Horloge, à onze heures. Ce type de convocation, il le savait, ne s'embarrassait ni de motivation, encore moins de question.

Pendant le trajet, l'homme à la moustache resta mutique, le visage partiellement dissimulé derrière son journal, *le Moniteur*. Habillé d'un complet

noir, rasé de près, il dégageait l'odeur caractéristique de l'eau de Cologne impériale, fragrance prisée des officiers qui arpentaient les couloirs des ministères, des états-majors et des salons parisiens. Hector sourit furtivement. Malgré le silence, il possédait déjà les indices sur sa future destination. Les rues de Paris qu'il traversait, vinrent conforter son hypothèse. Passé le pont neuf, la berline remonta le quai Voltaire, puis tourna sur la rue du Bac et gagna la rue de l'Université. Arrivée rue Saint Dominique, la berline s'arrêta. Hector, toujours accompagné, pénétra au sein du ministère de la Guerre, par une porte dérobée.

Étrangement, il n'était pas surpris de se retrouver dans cet ancien hôtel particulier. Avant sa toute récente nomination comme commissaire de première classe, rue Montorgueil³, il avait passé du temps à la Sûreté, avant de la quitter avec fracas pour rejoindre la brigade secrète⁴. Là-bas, il s'illustra dans quelques affaires délicates qui lui valurent sa promotion.

Étant donné le contexte politique actuel, à l'image de la Garde nationale, ni entièrement civile, ni strictement militaire, placée sous les ordres du préfet de police, les intrications entre la préfecture et le ministère de la Guerre étaient devenues monnaie courante pour ne pas dire essentielles afin de garantir la survie du régime naissant. Qui avait besoin de la surveillance politique de l'un, pouvait compter sur les troupes de l'autre pour disperser les attroupements maintenir l'ordre dans les rues de la Capitale.

Passés la cour et le perron, l'homme à la moustache gravit les marches d'un large escalier qui déboucha sur une antichambre rectangulaire et dont le mobilier rappelait le faste impérial. « *Le colonel Joubert va vous recevoir* », lui dit le moustachu, tout en ouvrant le battant d'une double porte qui donnait sur un cabinet de travail, une pièce assez vaste pour y contenir un peloton de soldats armés, mais chichement meublée. En son milieu, sur un large bureau orné de motifs de bronze, le colonel Joubert était en train d'écrire. Son uniforme de gendarme, bleu de roi, aux retroussis écarlates, orné de ses épaulettes argent aux franges torsadées, renvoyait une lumière particulière dans l'atmosphère rougeoyante des lampes à huile. À la vue d'Hector, il s'arrêta d'écrire et lui fit signe d'approcher. Hector avança jusqu'à une certaine distance, ôta sa coiffe, exécuta, selon ses souvenirs de soldat, un salut de rigueur, et s'assit face à l'officier supérieur.

Avant d'entamer la conversation, le colonel s'affaira à terminer quelques

lignes d'écriture. L'homme, un peu rondouillard, renvoyait l'image d'une certaine bonhomie qui tranchait avec la solennité des lieux. Tout autour de lui, Hector sentait le regard d'anciens ministres et des chefs d'armée qui, accrochés à leurs clous, le toisaient. L'histoire semblait lui surgir en pleine face pour mieux le contraindre à l'humilité.

Dans le fond de la pièce, dans un coin sombre, le policier distingua deux silhouettes. Assises dans ce qui s'apparentait à une large bergère de cuir, elles restaient parfaitement silencieuses. Si le policier les jugea toutes deux de stature imposante, l'une, se différenciait néanmoins, galbée par les courbes reconnaissables d'un grand uniforme qui laissait supposer un personnage important. Parfois, ils laissèrent échapper des volutes de fumée qui se perdaient dans les maigres faisceaux de lumière. Le colonel Joubert ne fit aucune remarque à leur sujet lorsqu'il s'adressa à Hector.

— Hector Auzaguet, plus jeune sous-officier d'une compagnie de voltigeurs cité à l'ordre du régiment pour avoir reconnu le point de passage et guidé la colonne d'assaut à travers le canal qui borde l'île du Trocadéro. Vous avez selon l'aveu même de votre ancien chef, le général Farincourt, vous, comme votre frère, marqués votre passage au sein du 34ème de Ligne. Je lis encore, que lors de votre passage à la Sûreté, vous écriviez deux monographies sur l'instruction criminelle vue à la lumière des sciences médicales, chose assez rare pour être soulignée. Une tête bien faite, de l'audace et de l'esprit, une carrière prometteuse s'offrait à vous dans l'infanterie ou dans la Gendarmerie, pourquoi votre bascule au sein de la police ? demanda le colonel de manière très directe.

— À la vérité, mon colonel, répondit Hector, sur un ton de surprise, tant il ne s'attendait pas à voir ressurgir son passé militaire, pour le canal, la providence a voulu que les *cortès* n'aient pas pris soin de boucler leur défense, trop confiants, sans doute, dans leur artillerie et leurs chaloupes canonnières. Il manquait des *chevaux de frise* sur une vingtaine de mètres, de quoi nous frayer un bon passage à marée basse, ce fut là ma chance. Pour la police, un certain goût de l'enquête, sans aucun doute et parce que par esprit de contradiction, je ne désirais pas suivre la tradition familiale. Mon frère ayant, par ailleurs, fait le choix de la Gendarmerie, il fallait nécessairement un policier.

— La tradition, justement ! Je lis ici que votre père, lors des Cent-Jours, n'a pas hésité à rejoindre la première compagnie de gendarmerie d'élite de la garde impériale, avant de succomber, à Ligny, des suites d'un coup de lance d'un

uhlan. Il est, pour ainsi dire, mort comme il a vécu, en soldat de l'empire. Mais vous, monsieur le commissaire, qu'en est-il ? Doit-on s'attendre à ce que vous serviez notre Roi, ou avez-vous conservé selon *votre goût pour la tradition familiale*, une certaine nostalgie impériale ?

Hector prit un léger temps de réflexion avant de répondre. Par expérience, il ne le savait que trop bien, la Police comme la Gendarmerie, plus que toute autre institution, avaient conservé leurs vieilles mœurs héritées de l'Empire et de la Restauration. Il s'agissait toujours de mesurer chez leurs personnels, en particulier au sein des décideurs, leur niveau d'engagement en faveur du régime. Une carrière se mesurait, ainsi, non moins au mérite et qualités, qu'au degré de loyalisme au gouvernement en place. Ainsi, prudent, à Paris, face à un officier supérieur de gendarmerie, dont la caste était réputée profondément royaliste, mais soucieux de ne pas trahir l'héritage paternel, il opta pour une réponse subtile qui fleurait bon la tactique de contournement. « *Empire ou monarchie, peu m'importe, mon colonel, je sers d'abord la France !* », répondit-il sans fléchir.

Sa réponse eut manifestement l'air de satisfaire son interlocuteur, puisqu'elle généra chez lui un sourire fugace et qu'elle signa l'entrée en scène de l'un des fumeurs anonymes, qui, d'une voix rocailleuse, lui lança un tonitruant : « *Tant que vous ne nous vendez pas de la République !* ».

— Quoi qu'il en soit, reprit le colonel Joubert, ce ne sont pas vos qualités de voltigeur que nous sommes venus chercher, mais votre sens de l'enquête, vos facultés d'adaptation et, disons... votre *science des cadavres*, si tant est qu'une telle science puisse exister ! Ainsi, je crains que vous ne deviez quitter Paris et le 5ème arrondissement⁵, quelque temps.

Sur cette affirmation, Hector tiqua, ce qui ne manqua pas d'être relevé par l'officier.

— J'ai ici deux lettres remises par Monsieur le préfet de police, l'une du procureur du Roi de Nantua, l'autre d'un juge d'instruction, qui se félicitent, tous deux, du bénéfice de votre expertise sur l'affaire du parricide par empoisonnement de la femme Jaillet. Ils ne tarissent pas d'éloges sur le bien-fondé de vos observations lorsque, dépêché spécialement sur place par vos chefs, vous assistiez volontairement le médecin examinateur du cadavre et les gendarmes et comment, en toute logique, vous avez confondu la fille Pernin. Je

dois avouer que je ne me suis jamais trop intéressé à ces choses « modernes » dont me parlent mes sous-officiers, qui consistent à triturer les cadavres pour les faire parler... il y a là une forme de magie bien étrange !

À cette remarque, Hector sourit très légèrement et demeura mutique. Il ne voulait pas se donner de l'importance, en particulier dans un domaine que les « chefs », civils comme militaires, ne goûtaient guère. Dans cette affaire il s'était agi surtout de reprendre avec méthode des opérations menées un peu trop hâtivement par les gendarmes départementaux. Son assistance lors de la visite du cadavre, où il recueillit consciencieusement les observations du médecin, le convainquit de se fier à la clameur publique faisant état d'une mort par empoisonnement. Au domicile de la victime, Honoré Pernin, il effectua une nouvelle perquisition. Dans un appentis, jeté sommairement au fond d'un tonneau, là où les gendarmes n'avaient assurément pas pris la peine de fouiller, il découvrit une tout autre scène de crime. Sous un petit tas de rats crevés était éparpillée une vaisselle brisée, encore souillée des restes d'un repas. Avec le concours de l'apothicaire local – maître des poisons – il finit par identifier l'auteur : le vératre blanc, une plante, à la toxicité légendaire, dont un champ entier trônait à moins d'une lieue du domicile et dont il fut surtout possible, grâce à un ingénieux système conçu par l'apothicaire, de révéler les traces sur certains effets personnels de l'accusée. Avec ces pièces saisies et placées sous le cachet, en sus d'une série de témoignages formels, les éléments à charge et le mobile furent entendus et l'instruction rapidement close. Un jour de mai 1829, la parricide, Rose-Marie Pernin, fut exécutée, la tête tranchée.

— Votre esprit affûté dans cette affaire, comme dans d'autres d'ailleurs, a fait ses preuves, poursuivit le colonel, et c'est bien de ce même esprit et de votre expertise dont nous voudrions disposer, aujourd'hui, mais bien plus au Nord, dans le Calaisis. Il y a là-bas, dans ce petit pays que vous connaissez, des morts étranges qui nous posent souci.

— Étranges, mon colonel ? interrogea Hector.

— Oui, des cadavres qui tombent sous les coups d'un ennemi que je qualifierai, disons : « d'insaisissable » !

Hector tiqua, encore une fois, bien incapable de donner corps aux propos de son supérieur.

— Le Choléra ! lança subitement le fumeur inconnu. Le choléra ou la peste,

comme vous voudrez... que sais-je ? Enfin, quelle que soit l'infection, que faire face à un ennemi invisible, « insaisissable », qui a déjà franchi nos frontières.

Vivifié par son intervention, l'inconnu se dressa, alors, de toute sa taille. Croisant ses bras dans le dos, il avança solennellement vers la lumière, laissant apparaître un uniforme d'apparat. Hector, pris d'un réflexe des plus militaires, comme un beau diable, se figea immédiatement au garde-à-vous pour saluer de manière martiale l'illustre personnage, le maréchal Soult, ministre de la guerre. Cette figure de l'épopée napoléonienne, bien connue des soldats, possédait cette prestance physique des chefs militaires, qu'il conjugait avec son autorité naturelle.

— Si notre cher Président du conseil ne semble pas encore au fait des choses, j'estime que nous n'avons pas de temps à perdre. Il nous faut, dès à présent, identifier notre ennemi et tenter d'apprécier au mieux ses forces et ses faiblesses.

— D'autant que le comité de salubrité m'a confirmé un cas suspect, rue des Lombards, coupa la voix de l'inconnu resté au fond de la pièce.

Cette voix, à la tonalité basse et profonde, au rythme mesuré, Hector la reconnut immédiatement. Il ne la connaissait que trop bien puisque c'était celle de son chef, Henri Joseph Gisquet, l'actuel préfet de police. L'homme quitta d'ailleurs sa place et son anonymat pour se rapprocher du maréchal. Corpulent, le visage ovale encadré par des favoris, il était, comme à son habitude, vêtu d'un lourd manteau sombre à col haut, renvoyant l'image du bourgeois d'affaire de son temps. On sentait, à travers ses sourcils épais, percer un regard froid et inquisiteur.

— Ce que nous voulons faire comprendre, dit-il, c'est que si nous estimons, selon nos rapports, être en face d'une maladie infectieuse, nous aimerions, surtout, en connaître l'origine. À ce stade, si nous soupçonnons le choléra, nous n'excluons pas qu'il ait pu être introduit sur notre sol par une action malveillante de l'étranger.

— À ce sujet, reprit le colonel Joubert, les observations du général Frayssinet, ancien médecin militaire, sont assurément d'importance. S'il s'est retiré dans le Calaisis depuis une dizaine d'années, il continue de prêter son concours aux autorités locales. Lors de sa surveillance clinique de certains malades il a pu relever des symptômes cholériques, mais également émis l'hypothèse d'une « route du choléra », qui, au départ de la côte, tirerait sa source de navires

anglais, malgré les mesures sanitaires. C'est là ce que nous aimerions confirmer, l'origine de l'infection, qu'elle implique ou non une action délibérée de la Grande-Bretagne ou qu'il s'agisse d'une tout autre hypothèse.

Hector ne put se résoudre à rester silencieux. Il sentait bien qu'une mission se dessinait qui dépassait déjà ses compétences.

— Ce que vous me suggérez, mon colonel, me paraît insurmontable ! dit-il, tout en soutenant le regard de l'officier supérieur. Ne voyez pas là une volonté de me dérober, mais si je peux connaître de quelques agents toxiques et des cadavres, je n'y connais rien en épidémie, voilà bien un champ de bataille qui m'est complètement étranger.

— Allons bon ! mon cher Auzaguet, nous le savons bien, lui dit Gisquet, mais il ne s'agit pas de vous intéresser aux causes ou aux conséquences de l'infection, seulement à son origine. Ainsi que je vous l'ai dit, nous avons nos raisons de soupçonner une main étrangère. Il vous suffit de vous intégrer à quelques gens de mer pour mieux les surveiller, tâche dont vous devriez-vous acquitter sans peine étant donné les recommandations de votre chef à votre endroit. Carlier ne tarit pas d'éloge sur vous et votre sagacité à déjouer le complot de *la rue des Prouvaires*⁶.

— Sauf votre respect Monsieur, osa le commissaire, surveiller des gens de mer, n'est-ce pas là une tâche qui incombe à la Gendarmerie ?

— Certes ! reprit brusquement Soult, nos gendarmes surveillent, mais ils n'ont pas le sens de l'enquête discrète, c'est là l'atout de la préfecture de police.

Gisquet opina du chef, comme pour mieux asseoir cette dernière réflexion.

— Et la Sûreté, Monsieur le préfet ? insista Hector avec une légère pointe de sarcasme dans la voix. N'avez-vous pas là des hommes taillés pour cette besogne ?

— Leurs *mouches*⁷ ne volent pas encore jusqu'à la mer et vous savez mieux que quiconque, les difficultés de se fier à cette bande de rufians. Je leur accorde de moins en moins de crédit. Nous pensons trop qu'il faut des voleurs pour arrêter des voleurs, alors que nous pourrions les arrêter avec des gens honnêtes et loyaux. Je ne vous cache pas que j'ai à l'esprit de réorganiser le service, de l'épurer. À ce propos, il me faudra sans doute un chef capable de recruter des